

Forme logique, sens et vérité dans le Tractatus Logico-Philosophicus Logical form, meaning and truth in the Tractatus Logico-Philosophicus



Bouzidi Naim
Université alger2, (Algérie)
naim.bouzidi@univ-alger2.dz

Date de soumission: 19/02/2022 Date d'acceptation: 26/05/2022 Date de publication: 05/06/2022

Résumé:

Cet article tente de présenter la théorie de la proposition-image avancée par Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus* pour élucider la nature et le fonctionnement de la représentation propositionnelle, Ce travail tente de répondre à un certain nombre de questions, à savoir: Qu'est-ce que la théorie de l'image logique, et ce qui la distingue de la conception classique de la représentation ? Et quelles sont les implications philosophiques qui découlent de l'adoption de cette théorie ? Ceci afin de répondre à certaines des difficultés liées au sens et à la signification, en essayant de se concentrer sur son interprétation immanentiste des formes logiques, et d'expliquer les raisons qui l'ont amené à dire que le sens est de l'ordre de l'indicible, et nous montrerons la distinction faite entre le domaine du sens et le domaine de la vérité selon cette théorie.

Mots clés: Wittgenstein; forme logique; sens; signification; vérité.

Abstract:

This paper attempts to present the picture theory of proposition put forward by Wittgenstein in his *Tractatus Logico-Philosophicus* to elucidate the nature and functioning of propositional representation, This work tries to answer a number of questions, namely: What is logical image theory, and what distinguishes it from the classical conception of representation? And what are the philosophical implications of adopting this theory? In order to answer some of the difficulties related to meaning and significance, we will try to focus on his immanent interpretation of logical forms, and explain the reasons that led him to say that meaning is of the order of the unspeakable, and we will show the distinction made between the domain of meaning and the domain of truth according to this theory.

key words: Wittgenstein; logical form; sense; meaning; truth.

Introduction :

Il y a quatre problèmes qui affectent le langage, dont le premier appartient à la psychologie, il concerne ce qui est réellement présenté à notre esprit lorsque nous utilisons le langage dans l'intention d'y faire référence à quelque chose. Le second : spécifique à l'épistémologie, qui touche la relation existant entre pensées, mots et phrases et ce à quoi ils se réfèrent ou dénotent. Le troisième relève surtout des sciences spéciales, qui concerne l'utilisation de phrases pour exprimer la véracité au lieu de la fausseté. Quatrièmement, et c'est le problème qui nous préoccupe dans cet article, qui est la réponse à la question suivante : Comment la proposition représente-elle une situation ? Selon Bertrand Russell dans son introduction au Tractatus logico-philosophicus il s'agit d'un problème de logique. Donc le problème principal qui a occupé Wittgenstein dans sa première philosophie est celui du sens et de la signification. La réponse à ces questions se trouve dans l'approche du langage comme image ; c'est ce que nous allons essayer de décrire dans cet article en analysant cette relation de représentativité qui relie le langage et le monde, et cela en présentant le concept d'image chez Wittgenstein et les horizons ouverts par la formulation de la proposition comme image de la réalité sur les concepts de forme logique, de vérité, de sens et de la relation entre eux, ainsi que son impact sur sa perception du langage.

1) La théorie de l'Abbildung

De premier abord, notons que la conception picturale du langage est l'une des théories de la signification les plus traditionnelles comme le fait remarqué le linguiste italien Tullio De Mauro (1932 -2017) dans l'un de ses chefs d'œuvres introduction à la sémantique: "Il est intéressant de noter que l'idée de la proposition comme peinture d'une situation, par conséquent, de la langue comme répertoire de fidèles images de la réalité, est la conception la plus répandue dans les grammaires scolastiques et dans toute une tradition entièrement laïque." (DE MAURO, 1970, p. 41) Or, l'originalité du philosophe autrichien consistera à pousser celle-ci au maximum afin de déterminer toutes les ramifications théoriques qu'elle implique.

La raison pour laquelle Wittgenstein a adopté la théorie de l'image ou théorie de l'Abbildung est due à la remise en question de la nature de la "représentation propositionnelle", qui est le lien interne entre le langage et le monde. Il a recouru à cette théorie pour résoudre le problème de la proposition, et pour donner une réponse à la question suivante : comment comprendre que ce groupement de signes puisse dire quelque chose de vrai ou de faux ? Ou en d'autres termes : comment comprendre que ces deux systèmes de réalité qui sont extérieurement différents, c'est-à-dire la proposition et le fait, expriment l'un l'autre ?

Comme il apparaît dans le texte suivant : "voilà la difficulté rencontrée par ma théorie de la représentation logique : trouver un lien entre le signe écrit sur le papier et un état de choses du monde extérieur. Comment s'effectue la représentation impersonnelle du monde ? La proposition est un modèle de la réalité telle que nous la figurons.» (Wittgenstein, 2005, pp. 53-54).

C'est dans le concept d'« image » que Wittgenstein trouve une corrélation permettant d'assurer une connexion entre le monde et le langage. Si la proposition est dans un état qui lui permet de nous parler de l'état des choses (state of affairs) du monde, cela est dû au fait qu'il s'agit d'une image logique, et cette solution trouve sa formulation dans le fragment 4.03 du Tractatus logico-philosophicus où un lien «corrélation substantielle» existe entre la proposition et l'état des choses représenté est une liaison d'une nature «Picturale» : 4.03 - « Une proposition doit communiquer un sens nouveau avec des expressions anciennes. La proposition nous communique une situation, donc elle doit avoir une interdépendance essentielle avec cette situation. Et cette interdépendance consiste justement en ce qu'elle est l'image logique de la situation. La proposition ne dit quelque chose que dans la mesure où elle est image.» (Wittgenstein, Tractatus logico-philosophicus, 2013), et ici il faut noter qu'une «image logique» a une signification spécifique, bien que Wittgenstein affirme parfois qu'il la comprend au sens familier du mot. Mais l'image visée quand il s'agit de décrire le cours de l'image propositionnelle est une image au sens mathématique ou mécanique: c'est-à-dire qu'il s'agit d'une image au sens du modèle qui reflète un composant donné (le fait) dans un autre fait (la proposition), concept que Wittgenstein a développé à partir de la théorie des «modèles dynamiques» du physicien Heinrich Rudolf Hertz. (Kjaergaard, 2002), (Barker, 1980), et voici ce que nous dit Hertz : «Les images dont nous parlons ici sont nos modèles des choses ; ces modèles sont conformes aux choses elles-mêmes sous un aspect important, à savoir qu'ils satisfont à la condition susmentionnée [que les conséquences nécessaires d'une image partagent les conséquences nécessaires des objets externes]. Pour notre propos, il n'est pas nécessaire qu'ils soient conformes aux choses sous quelque autre aspect que ce soit. En fait, nous ne savons pas, et nous n'avons aucun moyen de savoir, si nos modèles de choses sont conformes aux choses elles-mêmes sous un autre aspect que cet aspect fondamental. » (Hertz, 1994).

Et, en d'autres termes, on peut dire que, grâce à la capacité de la proposition à représenter le fait, que le langage peut généralement représenter la réalité, comme le suggère le fragment 4.012 du Tractatus logico-philosophicus: «il est patent que nous percevons une proposition de la forme « aRb » comme une image. Il est patent qu'ici le signe est une métaphore du dénoté. » (Wittgenstein, 2013) (Lemaire-Charpentier, 2019, p. 71)

Comme l'indique très bien Jacques Bouveresse (Bouveresse, 2013), Wittgenstein, dans le Tractatus, justifie la nécessité de l'existence d'objets simples par le postulat du caractère déterminé du sens, qui est le corrélat sémantique du postulat du caractère déterminé de la réalité. Comme il le note explicitement dans un texte daté le 17/06/1915 : « Et l'idée ne cesse de s'imposer à nous qu'il y a quelque chose de simple, d'indécomposable, un élément de l'être, bref, une chose. Notre sentiment n'est pas heurté du fait que nous ne puissions analyser les propositions au point d'énumérer les éléments par leur nom, mais nous sentons que le monde doit être composé d'éléments. Et il semble que cela soit identique à la proposition : le monde doit être justement ce qu'il est, il doit être déterminé. Ou, en d'autres termes, ce sont nos déterminations qui sont incertaines, et non le monde. Il semble que nier les choses revienne à dire : le monde pourrait, pour ainsi parler, être indéterminé, au sens, par exemple, ou notre savoir est incertain et indéterminé. » (Wittgenstein, 2005, pp. 123-124).

Gilles Gaston Granger propose la «théorie de l'image» en tant que centre du système de Tractatus logico-philosophicus, qui, selon lui, révèle que la forme logique du langage est la même que la structure du monde en tant que somme de tous les faits, mais en disant qu'elle est centrale ne signifie pas que Granger la considère comme la plus importante, c'est-à-dire qu'elle a la prédilection sur les autres théories. Mais uniquement en raison de sa primauté chronologique, et pas non plus parce qu'elle est la plus fiable parmi les autres théories, mais parce qu'elle est située dans l'exposition du Tractatus comme un centre autour duquel tourne le reste des sujets. (Granger, 1969, pp. 28-29) Mais nous ne devons pas non plus imaginer qu'elle soit considérée selon cette priorité, comme un point de départ logique à partir duquel le reste est déduit, car ici non seulement nous ne sommes pas attachés à l'exactitude, mais nous avons plutôt transgressé la pensée de Wittgenstein lui-même, car comme nous savons que nous ne pouvons rien déduire en philosophie. (Granger, 1969, p. 29)

La théorie de l'image se situe au début de la présentation du système du Logisch-philosophische Abhandlung, après avoir défini le monde comme la somme des faits (Die Welt zerfällt in Tatsachen.), et les faits comme l'existence d'états de choses (Was der Fall ist, die Tatsache, ist das Bestehen von Sachverhalten.), et les états de choses comme des arrangements de choses (Der Sachverhalt ist eine Verbindung von Gegenständen. (Sachen, Dingen.)). Wittgenstein dit dans 2.1 - Nous nous faisons des images des faits. (Wir machen uns Bilder der Tatsachen.), et il poursuit en commentant le mot image en disant : Il représente l'existence et l'absence d'états des choses, donc en ce sens c'est un modèle de la réalité, et le tableau lui-même est un fait. Et cette théorie est cohérente avec l'ontologie qu'il a exposée au début de son ouvrage, et elle est également cohérente avec la thèse de l'extensionnalité (qui est l'une des thèses majeures du Tractatus). Mais il n'est pas nécessaire que la première résulte de la

seconde, c'est-à-dire que la théorie de l'image résulte de la thèse de l'extensionnalité. et " Gilles Gaston Granger" pense que la raison en est que si le langage dans sa forme reflète la structure du monde, alors les choses seront représentées par des noms qui auront alors une référence, Et les états de choses seront représentés par les propositions élémentaires, et les faits les plus complexes, ou le fait, par les propositions complexes, et la proposition représentant l'état d'une chose existante sera vraie, et dans le cas contraire, elle sera fausse. Nous dirons la même chose de la proposition complexe si et seulement si l'ensemble des états de choses qui existent satisfont les combinaisons de vérité et de fausseté qui les permettent.

C'est cette définition de la vérité des propositions complexes qui constitue la avec la thèse de l'extensionnalité, car elle donne un sens précis à l'idée de la correspondance du langage avec le monde, et elle fait une distinction fondamentale entre le sens de la proposition, qui est l'ensemble des possibilités de l'existence d'états de choses, et leur vérité. Il dit dans les carnets 22/01/1915 : «Toute ma tâche consiste à expliquer la nature de la proposition. C'est-à-dire à indiquer la nature des faits dont la proposition est l'image (et être, ici, ne signifie pas existence car ce serait un non-sens.) (Wittgenstein, 2005, p. 85)

2) La structure interne de la pensée et de la proposition

Le philosophe autrichien insiste également sur la structure interne de la pensée et de la proposition. La proposition est selon lui l'expression sensible de la pensée, qui se définit comme une «description de l'état des choses» donc le signe propositionnel employé, pensé, est la pensée. Et cette question (qui est l'incarnation de la pensée) ne peut être comprise que si la pensée peut être vraie ou fausse, sinon elle tombe dans le champ du non-sens. Et ainsi Wittgenstein forge une conception de l'idée complètement différente de la représentation, en mettant l'accent sur la structure logique qui tache chaque pensée, et vu que cette structure est une image de la réalité, la pensée est donc aussi une image de la réalité, et donc un fait (Wittgenstein, 2013). Elle se situe donc nullement dans un troisième monde, ainsi Wittgenstein exclut donc toute forme de platonisme, mais aux dépens d'élargir l'étendue du non-sens.

Russell reconnaît que le nom propre doit avoir une dénotation pour que la proposition ait un sens. Et Wittgenstein prend à son compte l'idée qui affirme que le nom doit avoir une référence pour que la proposition dans laquelle ce dernier entre, ait un sens. Cela n'a pas abouti chez Wittgenstein, comme dans le cas de Russell, que chaque proposition douée de sens est nécessairement vraie ou fausse, et donc il n'est pas possible si nous adoptons la position de Russell que nous comprenons une proposition fausse, la proposition est vraie si son sujet dénote quelque chose qui existe en acte et que la caractéristique qui y est attribuée, lui appartient vraiment.

Si nous disons « le roi d'Angleterre est chauve », il semblerait que nous fassions là une assertion, non sur le sens complexe de l'expression « le roi d'Angleterre », mais bien sur l'homme réel dénoté par le sens. Mais considérons à présent « le roi de France est chauve ». En vertu d'une analogie formelle, cette phrase devrait elle aussi porter sur la dénotation de la locution « le roi de France ». Mais cette locution, bien qu'elle ait un sens étant donné que « le roi d'Angleterre » a un sens, n'a certainement pas de dénotation, au moins dans l'acception courante. Ainsi on pourrait supposer que « le roi de France est chauve » est un non-sens ; mais il n'en est rien, car l'expression est tout simplement fautive. Selon Russell, un énoncé significatif est un énoncé pour lequel nous pouvons avoir une connaissance directe de ses composantes ou parce qu'il peut être décomposé en éléments sur lesquels il peut y avoir une connaissance directe, mais qu'est-ce qui permet de savoir si la relation entre ces éléments a un sens si nous excluons la référence ?

Si nous prenons l'exemple, « Scott est l'auteur de Waverley », cette proposition est douée de sens et vraie aussi, mais si on dit : « Waverley est l'auteur de Scott » alors quelle est la garantie qu'elle est fautive ? Selon Russell, On peut désormais expliquer la dénotation de la façon suivante : Chaque proposition dans laquelle « l'auteur de Waverley » apparaît étant expliquée comme ci-dessus, la proposition « Scott était l'auteur de Waverley » (c'est-à-dire « Scott était identique à l'auteur de Waverley ») devient « Une et une seule entité a écrit Waverley, et Scott était identique à celle-ci » ; ou, pour revenir à la forme totalement explicite : « Il n'est pas toujours faux de x que x a écrit Waverley, et il est toujours vrai de y que si y a écrit Waverley, y est identique à x, et enfin Scott est identique à x ». Ainsi, si « C » est une locution dénotante (denoting phrase), il peut arriver qu'il y ait une entité x (il ne peut y en avoir plus d'une) pour laquelle la proposition « x est identique à C » est vraie, en interprétant cette proposition comme ci-dessus. Nous pourrions alors dire que l'entité x est la dénotation de la locution « C ». Ainsi Scott est la dénotation de « L'auteur de Waverley ». Le « C » entre guillemets sera simplement la locution, et pas du tout ce qui pourrait s'appeler le sens. La locution per se n'a aucun sens, parce que dans toute proposition dans laquelle elle s'emploie, cette proposition pleinement exprimée ne contient pas la locution qui a été démantelée par cette reformulation logique. (Russell, 1905, p. 882)

Mais en plus de connaître les composants, il faut soustraire à la connaissance sa forme logique afin de comprendre pourquoi aRb est vrai mais bRa est faux. Et ce postulat conduit à une impasse. Car si la forme logique fait l'objet d'une connaissance directe, alors c'est une chose simple, mais dans ce cas, il faut expliquer ce qui a rendu ce composant simple supplémentaire, rendant les composants de la proposition connectés de manière significative.

Mais si nous acceptons que la forme logique, au contraire, n'est pas simple, mais plutôt un complexe qui relie les composants d'une manière douée de sens, alors nous nous régressons dans l'analyse à l'infini : dans ce complexe on peut être en contact direct avec ses composants et avec le complexe qui les relie de manière significative. D'où Wittgenstein soutient que : sans correspondance avec la réalité, il n'est pas possible de garantir que les composants de la proposition sont combinés d'une manière significative, et c'est ce qui l'a incité à proposer une théorie de la proposition comme une image de la réalité.

Et comme l'affirme l'aphorisme 2. 11 du Tractatus - L'image présente la situation dans l'espace logique, la subsistance et la non-subsistance des états de choses.». Selon cette conception, la proposition est un fait, c'est-à-dire un morceau du monde, un Fragment du monde, mais il en est ainsi en raison d'une caractéristique essentielle et a priori du monde, nous pouvons donc y choisir des faits qui ont la même structure au lieu d'autres, ce qui signifie comme l'indique l'aphorisme suivant de traité : 2. 15 - Que les éléments de l'image soient entre eux dans un rapport déterminé présente ceci : que les choses sont entre elles dans ce rapport. Cette interdépendance des éléments de l'image, nommons-la sa structure, et la possibilité de cette interdépendance sa forme de représentation.

Donc ce que Wittgenstein désigne comme image ne signifie pas seulement le fait, ou le l'état de chose qui est le support, mais aussi la " relation de représentativité " qui lui donne un sens. Donc l'image doit partager quelque chose avec ce qu'elle représente, qui est "la forme de la représentation", par exemple, pour représenter l'aspect spatial des faits, l'image doit également être spatiale. La proposition est une image de la réalité parce que ce qui y est connu ne sont pas des composants séparés, qui peuvent alors être liés de différentes manières, mais sont des réalités construites.

Wittgenstein suit Gottlob Frege en lui empruntant l'idée que la proposition n'est pas constituée de représentations isolées les unes des autres et dont il faut ensuite expliquer les relations logiques. La pensée a une structure logique interne parce que le monde lui-même a une structure, et c'est pourquoi il est composé de faits et non de choses : 1 - Le monde est tout ce qui a lieu (Die Welt ist alles, was der Fall ist.), et Le monde est la totalité des faits, non des choses. (Die Welt ist die Gesamtheit der Tatsachen,). 2 - Ce qui a lieu, le fait, est la subsistance d'états de chose. (Was der Fall ist, die Tatsache, ist das Bestehen von Sachverhalten.) (Wittgenstein, 2013). Pour Wittgenstein, le monde n'est pas composé de choses mais de faits. Cette affirmation n'est pas aussi surprenante que cela puisse paraître à première vue. Il déclare que les choses n'apparaissent jamais «isolément de », mais au contraire, elles apparaissent en relation avec autres choses. Ainsi, nous n'avons pas affaire avec des composants de la proposition isolément, mais avec des états des choses, où ces composants et ces

choses sont reliés les uns aux autres. Prenons l'exemple d'un livre, Russell affirme que nous sommes en contact direct avec le sens-data du livre. Wittgenstein insiste au contraire que le livre ce n'est nullement un particulier, qui peut ainsi paraître isolément, ; car le livre apparaît dans l'état de chose universel, comme quelque chose par rapport à d'autres choses, et en particulier dans le lieu : le livre est dans le bureau, sur table, à droite de l'ordinateur, et on ne peut pas réaliser ou imaginer ou représenter le livre sauf dans le lieu : 2. 013 - Chaque chose est, pour ainsi dire, dans un espace d'états de choses possibles. Cet espace, je puis me le figurer comme vide, mais non me figurer la chose sans l'espace. (Wittgenstein, 2013) Le livre, dans notre exemple, peut m'apparaître dans un espace vide, mais il est néanmoins dans un espace, c'est-à-dire au milieu, ou à gauche, ou à droite de cet endroit vide, et en conséquence, les composants apparaissent dans une relation et c'est ce qui constitue le fait.

Le monde, selon Wittgenstein, n'apparaît pas comme des faits de composants qui peuvent être séparés, mais plutôt comme des faits de composants qui ont toujours une relation les uns avec les autres. Ainsi, Il n'y a pas de relation d'une part et les composants d'autre part. Les composants apparaissent dans une relation, et cette relation est interne à l'état de la chose, et les choses dans l'état de la chose sont corrélées les unes aux autres en tant que anneaux d'une chaîne. Et les images que nous formons à partir des faits doivent être en harmonie avec la réalité pour qu'elles soient vraies. Mais ce que l'image doit partager avec les faits en général, c'est le «forme logique», qui est l'image des faits par excellence.

En plus de cette condition générale, il existe des conditions spécifiques à chacune des parties de l'image, et les deux, à savoir la condition générale et les conditions particulières, peuvent être qualifiées de transcendantales car elles conduisent préalablement et d'une manière nécessaire à la possibilité de représenter. Mais seulement l'exigence d'une "forme logique" que chacune nécessite pour devenir un être-image ; faire un dessin d'une situation, aussi réaliste ou possible soit-elle, peut aussi contenir des relations spatiales, des relations qualitatives perceptibles etc., mais en tant qu'image logique, elle représente la situation en tant que groupe de coexistence d'états de choses. Ainsi, il fragmente un morceau du monde tous les états de choses possibles, un domaine qui définit logiquement les faits, sans préjudice de leurs propriétés empiriques réelles. Si l'on suppose, comme l'a fait Wittgenstein, que les états des choses sont représentés par une grille de carrés, et nous colorons en noir les carrés, représentant ainsi les états des choses que nous décrivons, nous obtiendrons l'arrangement qui est l'image logique.

il n'est peut-être pas clair comment, par exemple, une proposition comme «l'huile est plus légère que l'eau» est une image ?

On doit procéder de la méthode suivante : Nous commençons par remplacer l'huile par «a» et l'eau par «b», et la relation est plus légère avec «R». Notre exemple est tiré de la forme «aRb». Wittgenstein dit que.

4. 012 - Il est patent que nous percevons une proposition de la forme « aRb » comme une image. Il est patent qu'ici le signe est une métaphore du dénoté. En acceptant une telle similitude entre le cas et l'image, et en l'extrapolant à l'ensemble du langage, nous devrions ajouter certains suppléments qui la rendent acceptable.

Premièrement: il est clair que les images que nous créons pour les états de choses présupposent quelques conventions, et cela ne concerne pas uniquement les propositions élémentaires, mais aussi d'autres tableaux comme l'échelle musicale (échelle chromatique) et les courbes de température d'un patient ... etc. , et ces conventions concernent ce qui fait des symboles simples une réalité, ainsi que la manière de construire le tableau: dans l'exemple des courbes de température, on lit modestement de gauche à droite ce qui correspond à la relation «avant / après», et dans le même sens, le ton de la mélodie est représenté par la hauteur des notes sur l'échelle. Cependant, "Schmitz" estime qu'une distinction doit être faite entre deux cas (Schmitz, 1999, p. 93) : Le cas où nous respectons ces conventions, et toutes les courbes de température, par exemple, que nous créons, seront représentatives de l'état de choses qui leur est possible, et malgré cela il peut arriver que l'état des choses représenté dans nos courbes est physiologiquement anormal, par exemple si la courbe affiche des sauts de température significatifs en très peu de temps. Malgré cette anomalie, la courbe demeure représentative de l'état des choses, qui est, comme on le sait, insatisfaite dans notre monde, mais peut être réalisée dans un autre monde (possible). Nous dirons dans ce cas que notre méthode de notation des températures du patient a la "bonne multiplicité", ce qui signifie simplement que la forme de la notation utilisée pour représenter l'évolution de la température du patient est la même que les formes des faits physiologiques que la notation permet de représenter. Mais ce n'est pas toujours le cas.

Il est possible, dans une large mesure, qu'un système de signes, malgré le respect de ces règles, ne représente rien du tout. En d'autres termes, ce sont des images non indicatives. Par conséquent, ce symbolisme n'a pas une "bonne multiplicité", et cette fonctionnalité caractérise la plupart des langues naturelles avec lesquelles on s'exprime, qui sont régies par des règles de grammaire, et en suivant ces règles, nous pouvons construire des propositions qui ne peuvent pas représenter aucun état des choses. Prenons l'exemple suivant : à 22h30, la température de Jean est de 37,5 et 39 degrés Celsius, sur un modèle, à 22h30, Jean a faim et il frissonne. Wittgenstein ajoute ceci :

2.21 - L'image s'accorde ou non avec la réalité ; elle est correcte ou incorrecte, vraie ou fausse.

2.22 - L'image figure ce qu'elle figure, indépendamment de sa vérité ou de sa fausseté, par la forme de représentation.

2.22 1 - Ce que l'image figure est son sens.

2.2 22 - C'est dans l'accord ou le désaccord de son sens avec la réalité que consiste sa vérité ou sa fausseté.

2.223 - Pour reconnaître si l'image est vraie ou fausse, nous devons la comparer avec la réalité.

Wittgenstein reconnaît une conception de la vérité comme une congruence avec la réalité (la théorie de la vérité-correspondance), mais pour comprendre cette congruence, il faut savoir que l'image ne peut pas être comparée à un tableau (de peinture), à la représentation d'un objet simple. L'image est une image d'un complexe. Et cela implique qu'il sépare ce qui appartient au sens et tout ce qui appartient à la vérité, car l'image est une représentation du sens, indépendamment de la vérité de ce qui est représenté. Wittgenstein adopte une définition de la pensée proche de celle soutenue par Frege : 3- L'image logique des faits est la pensée.

Cette position dans sa forme brute peut être lue comme une subordination de l'héritage occidental à l'époque moderne, qui considère l'idée comme une image, comme une représentation mentale des choses. Mais chez Wittgenstein, comme chez Frege, l'idée n'est pas une image d'une chose, c'est une image d'un événement, c'est-à-dire une image d'un composé dans lequel les choses sont dans une relation d'un genre spécifique. La pensée chez Frege n'est pas un phénomène mental ou individuel, mais plutôt la pensée est fondamentalement logique, organisée par une structure intérieure, qui est l'image de la structure des faits, donc l'idée n'est pas, alors, à quoi on peut comparer la peinture, donc si nous prenons l'exemple suivant : «Le madracen» (en berbère :imedyasen) ; Je peux facilement comparer une peinture à l'huile avec le mausolée et dire s'ils sont similaires. Mais le processus de la pensée ne fonctionne pas de cette façon, Il ne s'agit pas d'isoler l'image de quelque chose dans l'esprit et de le comparer (l'image) à la chose. Ce que je peux comparer est toujours déterminé et ce n'est pas une représentation, donc je peux varier mes représentations du mausolée, et je peux l'utiliser dans plusieurs contextes, et pour cette raison, la vérité n'est liée ni aux représentations ni aux choses, mais concerne plutôt des pensées qui se forment sous la forme de jugements, comme le dit Frege. La proposition exprime une idée, non pas parce qu'elle est liée à une entité mentale, mais parce qu'elle est liée à la réalité. La proposition est donc une projection de la réalité dans la langue.

4 - La pensée est la proposition pourvue de sens.

Si l'idée a une organisation interne, c'est parce qu'elle contient une image logique, elle ne peut être exprimée que dans une proposition. Seule la

proposition a un sens et non les mots eux-mêmes. Les noms ont une signification parce qu'ils représentent des choses.

3.2 03 - Le nom signifie l'objet. L'objet est sa signification. («A» est le même signe que «A».)

Comme c'est le cas chez Russell, la signification des noms (les composants de la proposition) dépend de leur présence dans une proposition, qui seule a un sens : Les propositions ont un sens parce qu'elles définissent l'état des choses possibles. C'est avec cela qu'elles sont des images de la réalité :

3.3 - Seule la proposition a un sens ; ce n'est que lié dans une proposition que le nom a une signification.

4.02 1 - La proposition est une image de la réalité

Lorsque la conception de l'état d'une chose est non seulement possible mais réalisée, la proposition est vraie. Par exemple, "le stylo est sur la table" est une proposition vraie si la table est vraiment dans mon bureau et si le stylo est vraiment sur la table. Dans ce cas, c'est le fait qui a rendu la proposition vraie, et ce même fait qui rend la proposition "le stylo sous la table" fausse, la proposition est donc une image d'un fait et doit être cohérente avec lui pour être vraie, et par conséquent, nous n'avons pas besoin de savoir si la proposition est vraie ou fausse pour la comprendre:

4. 024 - Comprendre une proposition, c'est savoir ce qui a lieu quand elle est vraie. (On peut donc la comprendre sans savoir si elle est vraie.) On la comprend quand on comprend ses constituants.

3) La forme logique, sens et vérité chez Wittgenstein

La théorie du langage que Wittgenstein présente dans le *Logisch-philosophische Abhandlung*, Selon Pears, a été utilisée principalement comme un moyen pour synthétiser et de présenter trois idées principales (Pears, 1970, pp. 78-97) :

- 1- La caractéristique implicite de la forme logique.
- 2- Automatisme du sens
- 3- L'indépendance du sens par rapport à la vérité.

Dans ce qui suit, nous essaierons de présenter la première idée que Wittgenstein a cherché à éclairer en soutenant la théorie de l'image, qui est, comme nous l'avons mentionné, la caractéristique implicite de la forme logique. donc Wittgenstein, bien qu'il soit d'accord avec Russell sur la conception de la proposition élémentaire comme une structure de type : $R(a, b, c)$, qui affirme que certaines choses (a, b, c) ont une relation (R): par exemple que (a) se trouve entre b et c. et la proposition (a) contient en plus de ça une forme (par exemple, une forme $R(a, b, c)$ (peut être signifiée par : $(X(x, y, z))$). Bertrand Russell à cette

période avait tendance à comprendre les formes logiques en tant qu'objets logiques et leur connaissance directe (Knowledge by acquaintance) selon son approche présuppose une compréhension du langage donc à l'opposé de la connaissance par description, mais Wittgenstein s'oppose totalement à cette conception en disant que si les formes sont des objets logiques, donc de quelle manière une proposition peut-elle nous informer de sa forme ?

Wittgenstein répond en disant que la proposition ne nous informe pas de sa forme avec le donné d'un nom, car cela ne fait rien d'autre que d'ajouter un autre élément aux composants de la proposition, et ce faisant, nous changeons la forme. Mais pas non plus en l'exprimant comme une proposition, car cela impliquerait à régresser *ad infinitum*.

La réalité, qui correspond au sens de la proposition, ne peut pourtant être rien d'autre que ses composants, car tout le reste, assurément, nous ne le connaissons pas. Si la réalité consiste encore en quelque chose d'autre, cela ne peut en tout cas ni dénoté ni exprimé, car dans le premier cas ce serait encore un composant de la proposition, dans le second l'expression en serait une proposition, pour laquelle se poserait de nouveau le même problème que pour la proposition de départ. (Wittgenstein, Carnets 1914-1916, 2005, p. 72)

La forme doit être montrée par la proposition : de la même manière que la photographie présente la structure de la situation qu'elle présente. Elle fait apparaître, par la disposition de ses éléments, que les choses se déroulent d'une manière ou d'une autre en fait, et la proposition montre ainsi la structure de ce qu'elle affirme. Comme dans la photographie, la structure qu'elle montre, est la structure de ce qui a été affirmé comme existant, c'est-à-dire l'existence de l'état des choses que nous sommes en train d'affirmer.

Wittgenstein, alors, en vient à penser la proposition comme une image, car ce n'est qu'en considérant la proposition comme une image que nous arrivons à comprendre comment elle peut nous informer de nouvelles informations. Elle nous dit quelque chose sur la réalité, dont nous ne savions pas auparavant. Et elle nous le dit en n'utilisant que ses éléments constitutifs - les mots - et son système de règles.

4.03 - Une proposition doit communiquer un sens nouveau avec des expressions anciennes.

La proposition nous communique une situation, donc elle doit avoir une interdépendance essentielle avec cette situation.

Et cette interdépendance consiste justement en ce qu'elle est l'image logique de la situation.

La proposition ne dit quelque chose que dans la mesure où elle est image.

Wittgenstein nous invite à compléter ce processus d'abstraction, en partant des images au sens ordinaire du mot jusqu'à la proposition comme image logique. Il essaie de nous faire voir que dans cette abstraction, rien d'essentiel ne se perd, 4. 016 - Pour comprendre l'essence de la proposition, pensons aux hiéroglyphes qui représentent les faits qu'ils décrivent. À partir d'eux, a été créée l'écriture alphabétique, sans que soit perdu l'essentiel de la représentation.

La photographie en noir et blanc, par exemple, est intuitivement analogue à la situation représentée, mais si l'on regarde de près la photo, il n'y a pas trois dimensions (longueur, largeur, hauteur), donc les relations de couleur entre les objets réels représentés par les relations de motif sont "plus pâles, ou" plus foncés " " Et les dimensions des objets représentés sont différentes des dimensions des parties qui leur correspondent sur la photo qu'ils représentent, même si les proportions sont conservées. La photographie représente la réalité à sa manière, basé sur certaines conventions, et la forme de représentation est modifiée : Le dessin ne peut représenter les Relations chromatiques (comme en photographie), mais il peut représenter des relations géométriques... etc. Le plus haut niveau d'abstraction est atteint par la forme de représentation qui prend en compte les relations générales :

"2. 181 - Si la forme de représentation est la forme logique, l'image est appelée image logique

Il convient de noter que le concept de forme est l'un des concepts présents dans les premiers écrits de Bertrand Russell. Dans un sens, nous pouvons considérer le livre "Principles of Mathematics" comme un livre entièrement consacré à l'étude d'une seule forme logique, comme l'illustre le premier paragraphe du livre : « Les mathématiques pures sont la classe de toutes les propositions de la forme ' p implique q ', où p et q sont des propositions contenant chacune au moins une ou plusieurs variables, identiques dans les deux propositions, et ni p ni q ne contiennent de constantes, excepté des constantes logiques. Et les constantes logiques sont toutes les notions définissables en termes de ce qui suit : L'implication, la relation d'un terme à une classe dont il est membre, la notion de tel que, la notion de relation, et toutes autres notions qui peuvent être impliquées dans la notion générale de propositions de la forme ci-dessus. En plus de celles-ci, les mathématiques utilisent une notion qui n'est pas un constituant des propositions qu'elles considèrent, à savoir la notion de vérité. » (Russell, les principes de la mathématique, 1989, p. 3)

Il est évident que la philosophie logique et mathématique est d'une part liée à l'étude des formes, et il est possible d'aller plus loin et de dire que la logique de Russell «est l'étude des formes les plus générales, qui sont des relations» (Sakur, 2005, p. 254) , Russell estime que «la logique est la science la plus générale ainsi que son contenu est aussi le plus général». Dans le livre «Principles of Mathematics», la philosophie mathématique s'intéresse aux

formes, et ces formes peuvent être appliquées à tout ce qui est possible, mais le point crucial est le suivant : «L'étude des formes n'entraîne pas l'existence d'entités que nous appelons les choses logiques», selon Russell, la logique se présente comme une théorie composée d'une classe spécifique d'entités qui existent dans un monde à part : telles que les formes logiques et les objets logiques. La logique est une abstraction de ce que contient la réalité logique.

Quant à Wittgenstein, les formes logiques sont immanentes à la réalité ordinaire (mais aussi immanentes à la pensée et au langage) et ne sont appréhendées par aucun acte de connaissance spécial. La forme logique n'est pas une composante particulière d'un fait, ou de la proposition qui est une représentation de ce fait : c'est simplement pour l'un et l'autre, la possibilité de la structure, c'est-à-dire la possibilité qui fait que les éléments du fait et de la proposition sont arrangés comme ils le sont. Wittgenstein affirme que la connaissance des objets implique la connaissance de toutes les configurations dans lesquelles ces objets peuvent apparaître, c'est-à-dire, de toutes les formes logiques, de la même manière que l'on ne peut pas adopter une méthode de projection pour représenter les objets physiques dans un dessin ou dans un plan sans savoir que les objets sont d'un type qui est par nature propice à entrer dans des relations spatiales, de sorte que l'on ne peut pas choisir des signes pour représenter les objets (en général) sans savoir dans quel type de relations il est logiquement possible pour eux d'entrer.

L'objet au sens que Wittgenstein propose dans *Logisch-philosophische Abhandlung* n'est rien d'autre qu'un complexe de telles possibilités de composition. Il n'y a pas de connaissance de la chose qui soit détachée de la manière dont elle a été mise en relation dans les faits d'une part, et d'autre part, comme le suggère Bouveresse, que nous " pouvons, comme Pearce, qualifier cette conception immanentiste des formes logiques d'aristotélicienne, alors que la position de Russell la place, de son côté, dans *Un monde transcendant*, plutôt, de manière platonicienne... ".

Quant aux objets logiques présumés que pourraient représenter les constantes logiques, Wittgenstein soutient qu'il n'y a tout simplement pas d'objets de ce genre et considère même comme sa pensée fondamentale (*Grundgedanke*) l'idée que les constantes logiques ne représentent pas d'objets d'aucune sorte et sont, par le fait, complètement différentes des nomes. Si les objets de la réalité peuvent être représentés (*Vertreten*) par les noms, c'est-à-dire sur le mode de ce que Bouveresse appelle la *lieutenance* (ce qui constitue le principe sur lequel repose en dernière analyse la possibilité de la proposition) et Wittgenstein énonce ça dans le *Tractatus*

4.03 12 - La possibilité de la proposition repose sur le principe de la position de signes comme représentants des objets. Ma pensée fondamentale est que les «constantes logiques, ne sont les représentants de rien. Que la logique

des faits ne peut elle-même avoir de représentant. Donc selon cette conception, les objets logiques ne peuvent avoir de représentant (au sens de la *Vertretung*) parce qu'il n'y a pas d'objets logiques (au sens de la *Darstellung*) parce que la proposition doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter (à savoir, la forme) ne peut être représentée dans aucune proposition.

La seconde idée que la théorie dite picturale de la proposition sert à illustrer est celle de l'automatisme du sens - qui est directement liée à la première. Cela signifie que, si les signes sont liés dans la proposition d'une façon qui correspond véritablement aux possibilités de combinaison des objets qu'ils représentent, la proposition transmet automatiquement un sens. La différence entre le cas d'une image proprement dite, comme un plan de ville, et celui de la proposition est que le plan ne peut pas représenter un agencement spatial impossible (et donc incompréhensible) des choses qu'il traite, alors qu'une proposition en langue ordinaire peut, paraît-il, parfaitement exprimer un non-sens. Mais ceci n'est vrai, précisément, que dans une langue dans laquelle les règles strictes et claires de la syntaxe logique ne sont pas immédiatement ou pas suffisamment apparentes. Dans une langue qui doit vraiment obéir aux règles de la syntaxe ou de la grammaire logique, une combinaison de signes qui est tout simplement Possible est également intrinsèquement signifiante. 5.47 3 - La logique doit prendre soin d'elle-même. Si un signe est possible, il est aussi capable de dénoter. En logique, tout ce qui est possible est aussi permis. (« Socrate est identique » ne veut rien dire parce qu'il n'y a aucune propriété appelée « identique ». La proposition est dépourvue de sens, parce que nous n'avons pas effectué une détermination arbitraire, mais non pas parce que le symbole serait illégitime en soi et par soi.) En un certain sens, nous ne pouvons-nous tromper en logique.

Dans la proposition « Socrate est identique », nous avons combiné un nom avec quelque chose qui ressemble extérieurement à une désignation de propriété. Mais la proposition n'a pas de sens parce qu'il n'y a pas de propriété qui s'appelle identique et que nous n'avons pas indiqué qu'elle pourrait être la propriété (réelle) que nous choisissons conventionnellement de désigner par le mot identique. S'il y a une faiblesse de la langue naturelle, c'est en ce sens que les mots peuvent apparaître dans des combinaisons dans lesquels ils ne constituent plus des signes possibles, sans que les règles de la syntaxe logique soient pour autant violées de façon évidente. (Bouveresse, 2003, p. 68)

Le principe de l'automatisme de sens, permet d'expliquer qu'une fois en possession du vocabulaire et de la grammaire d'un langage, nous soyons en mesure de comprendre sans aucune difficulté, une infinité de phrases que, pour la plupart, nous n'avons jamais rencontrées auparavant -c'est-à-dire, ce que Noami Chomsky a appelé le phénomène de la créativité linguistique, des signes qui ont été utilisés dans une certaine combinaison pour représenter un état de

chose donné, peuvent être utilisés dans une combinaison nouvelle, que nous devons pouvoir comprendre, elle aussi, immédiatement, pour représenter un état de choses complètement différent. Moritz Schlick Exprimera ce fait en disant que la caractéristique essentielle de l'expression, par opposition à la simple représentation, est de combiner des signes de différentes manières, en d'autres termes : l'ordre-non pas, bien entendu, tel ou tel ordre (spatial, temporel, etc.) particulier ; mais l'ordre en général, ce qu'on pourrait appeler l'ordre logique, ou simplement la structure. (Schlick, 1979, p. 287)

Wittgenstein constate qu'il est de l'essence de la proposition de pouvoir nous communiquer un sens nouveau : 4.03 - Une proposition doit communiquer un sens nouveau avec des expressions anciennes. La proposition nous communique une situation, donc elle doit avoir une interdépendance essentielle avec cette situation. Et cette interdépendance consiste justement en ce qu'elle est l'image logique de la situation. La proposition ne dit quelque chose que dans la mesure où elle est image.» ce qui prouve que la proposition doit être une image de La réalité est justement le fait que je connais la situation représentée par la proposition lorsque je comprends celle-ci et que je la comprends sans que son sens doive m'être expliqué. C'est l'un des sens auxquels la théorie de la proposition-image possède, aux yeux de Wittgenstein, une sorte d'évidence : une proposition doit, dans tous cas, montrer son sens et ne peut le faire qu'en tant qu'elle est une image de ce qu'elle décrit. Wittgenstein continuera d'ailleurs à insister par la suite sur l'analogie remarquable qui existe, de ce point de vue, entre la compréhension d'une image et celle d'une proposition : tout comme nous voyons immédiatement dans l'image l'objet qu'elle représente, nous percevons immédiatement (dans le cas normal) la signification de la proposition.

C'est seulement pour quelqu'un qui est en train d'apprendre le langage ou ne le maîtrise pas parfaitement qu'il peut y avoir quelque chose comme une perception de la phrase distincte de la perception de sa signification. (Bouveresse, Essais III: Wittgenstein & les sortilèges du langage, 2003, pp. 68-69)

La troisième idée est celle de l'indépendance de sens par rapport à la vérité. Comprendre la proposition veut dire savoir ce qui est le cas "was der Fall ist" lorsqu'elle est vraie, ce qui implique que l'on puisse la comprendre sans savoir si elle est vraie ou fausse.

De là découle immédiatement la quatrième idée: il est impossible de formuler une théorie à propos du sens, puisque la théorie devrait contenir des vérités qui doivent-elles-mêmes avoir un sens antérieur à leur vérité et donc garanti indépendamment de la théorie. Plus tard, Wittgenstein expliquera que les règles de la grammaire ne peuvent être justifiées, parce que :

Ce qui compte comme non-sens dans la grammaire à justifier ne peut pas non plus compter comme sens dans la grammaire des propositions justificatrices (Wittgenstein, 1967, p. 6).

C'est le postulat de l'indépendance du sens par rapport à la vérité qui entraîne l'existence de propositions élémentaires. C'est-à-dire des propositions qui sont des associations de substantifs représentant directement des objets sans aucune complexité interne. Si l'analyse complète des propositions de la langue naturelle devait déboucher sur des propositions mentionnant encore des objets complexes, le sens de celles-ci reposerait sur la vérité d'autres propositions affirmant que les constituants des objets en question sont arrangés d'une manière qui garantit effectivement l'existence des complexes en question. Mais le sens des propositions resterait indéfiniment en suspens s'il devait dépendre, à chaque étape de leur analyse, de faits qui peuvent ou non se réaliser. Il faut donc tôt ou tard atteindre un niveau où le sens de la proposition ne dépend plus de la réalisation d'aucun fait. Les propositions élémentaires traduisent dans leur structure des possibilités élémentaires qui se réalisent ou ne se réalisent pas, mais qui existent de toute façon, au sens où les objets auxquels se réfère la proposition peuvent ou non être agencés comme la proposition le dit, mais ne sont pas eux-mêmes sujets à la question de l'existence ou de la non-existence. Selon Wittgenstein, aucune proposition ne peut avoir un sens défini et déterminé si le langage ne représente pas en dernière analyse un univers de possibilités élémentaires déterminées, au sens indiqué. (Bouveresse, 2003, pp. 69-70)

Conclusion :

La réponse que donne Wittgenstein au problème de la représentation propositionnelle se résume dans sa conception de la nature picturale des propositions, qui est le lien interne entre le langage et le monde. La théorie de l'image a fourni à Wittgenstein un des éléments conceptuels afin de répondre à de nombreuses difficultés liées au problème du sens et de la signification, et il nous est apparu à travers cette recherche que cette théorie comporte trois conséquences : donner une conception immanentiste des formes logiques, et que le sens se montre et ne peut être dit. Enfin, la distinction stricte entre le domaine du sens et le domaine de la vérité.

Références

- Sakur, J. (2005). Formes et faits, analyse et théorie de la connaissance dans l'atomisme logique. Paris: librairie philosophique de J.Vrin.
- Barker, P. (1980). Hertz and Wittgenstein. *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, 11(3), 243-256. doi:[https://doi.org/10.1016/0039-3681\(80\)90028-X](https://doi.org/10.1016/0039-3681(80)90028-X).
- Bouveresse, J. (2003). Essais III: Wittgenstein & les sortilèges du langage. Agone.
- Bouveresse, J. (2013). Études de philosophie du langage. Dans C. d. :10.4000/books.cdf.1949. Paris: Collège de France. doi:10.4000/books.cdf.1949
- DE MAURO, T. (1970). Introduzione alla semantica. Laterza.
- Granger, G.-G. (1969). Wittgenstein. Paris: Seghers.
- Hertz, H. (1994). Introduction to the Principles of Mechanics. In H. R. Hertz, & J. F. Mulligan (Ed.), *A Collection of Articles and Essays* (D. a. Jones, Trans., pp. 232-364). New York: Garland Press.
- Kjaergaard, P. (2002). Hertz and Wittgenstein's Philosophy of Science. *Journal for General Philosophy of Science / Zeitschrift Für Allgemeine Wissenschaftstheorie*, 121-149.
- Lemaire-Charpentier, J. (2019). Ludwig Wittgenstein: philosophie, mathématiques et jeu des échecs. Sapiientia Hominis.
- Pears, D. (1970). Wittgenstein. Paris: Edition Seghers.
- Russell, B. (1905). On denoting. *Mind*, 479-493.
- Russell, B. (1989). les principe de la mathématique. Dans B. Russell, *Ecrits logiques et philosophiques* (J.-M. Roy, Trad.). Paris: presse universitaire de France.
- Schlick, M. (1979). Form and Content, an Introduction to Philosophical Thinking. Dans M. Schlick, *Philosophical Papers. Volume II: (1925-1936)*. Springer Science & Business Media.
- Schmitz, F. (1999). Wittgenstein. Paris: les belles lettres.
- Wittgenstein, L. (1967). *Remarks on the Foundations of Mathematics*. Massachusetts Institute of Technology Press.
- Wittgenstein, L. (2005). Carnets 1914-1916. Dans *Carnets 1914-1916* (G. G. Granger, Trad.). Gallimard.
- Wittgenstein, L. (2013). *Tractatus logico-philosophicus*. Gallimard.